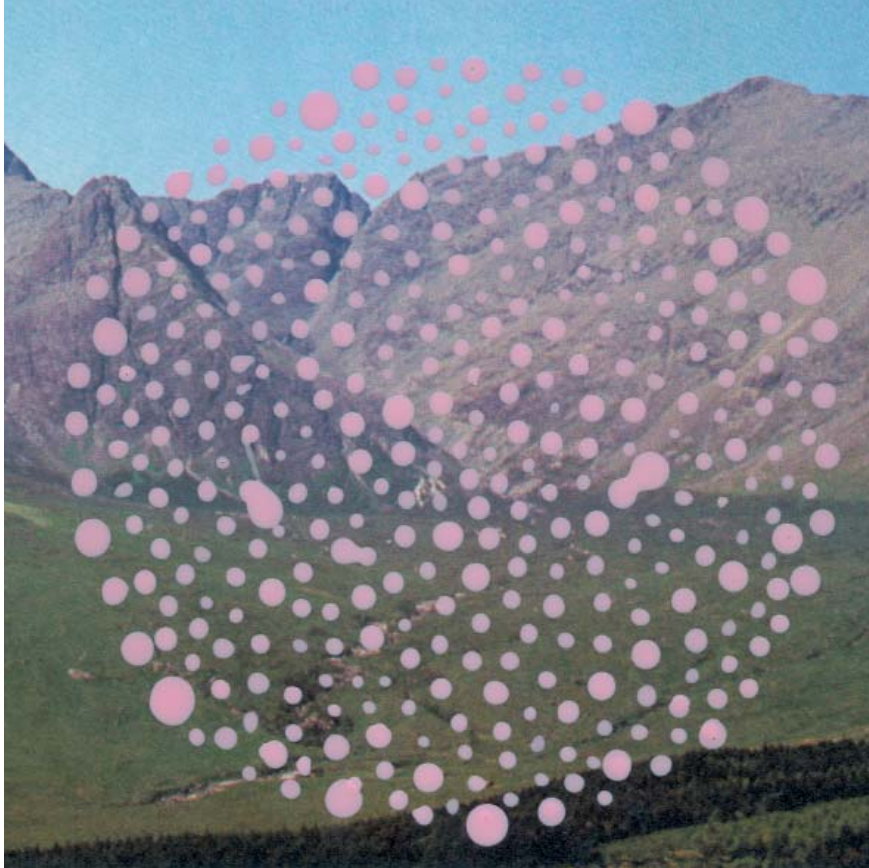


Intervalle doré

photo Laurette Atrux-Tallau 2014



David Artaud
Laurette Atrux-Tallau
Denis Brun
Julien Levy

Vernissage le 21 novembre à partir de 18h
Exposition du 22 novembre au 03 janvier 2015

« Notre esprit est fait d'un désordre, *plus* un besoin de mettre en ordre ».
Paul Valéry, Mauvaises pensées et autres

L'ordre et le désordre, le chaos et l'harmonie, entre les deux, l'intervalle : là où l'artiste ordonne un nouvel ordre nécessaire au désordre, circulant de l'intention au geste.

Circonstance Galerie | Florence Farrugia propose les œuvres de quatre artistes : David Artaud, Laurette Atrux-Tallau, Denis Brun et Julien Levy.

Julien Levy dessine dans des carnets dont il n'utilise que la double-page. Les deux pages qui se font face peuvent se replier l'une sur l'autre, le carnet se refermer, se glisser dans la poche. Pour lui, le dessin est tout à la fois une étude pour un projet à venir (une sculpture ou une installation) et une forme artistique finie. Le gris du graphite unifie des images aux origines diverses (trouvées sur l'internet, dans des journaux, ou encore snapshots de téléphone portable). **Julien Levy** montre une série de neuf dessins (36 x 50 cm) : on voit des chaises empilées sur la terrasse d'un restaurant le long de la corniche à Marseille ; des meules de foin vues du train entre Rouen et Paris ; une rangée d'extincteurs, d'après une photo prise à travers la vitrine d'un local commercial désaffecté, avenue Ledru-Rollin, Paris ; sculpture trouvée, un meuble à la fonction et au style bâtard abandonné sur le trottoir, rue Pache, Paris ; la pluie sur l'autoroute entre Bordeaux et Montauban ; des pots de peinture sur des rayonnages, plutôt ceux du local d'une entreprise de peinture en bâtiment que d'un atelier d'artiste.

Le crayon griffe le papier, fige des blancs et figure les images dessinées d'un journal intime d'où la forme humaine s'est retirée. (exception faite de ce plongeur qui saute dans la mer du haut d'une falaise)

L'effet de réel vise ici l'adhésion du regardeur à une illusion représentative où la vraisemblance détoure le monde matériel.

La sculpture, l'installation et le dessin sont aujourd'hui les trois axes du travail de **Laurette Atrux-Tallau**. Elle expose à la galerie des sculptures réalisées avec des matériaux de la vie de tous les jours : coton-tiges, clous, pointes ou punaise. Ces sculptures posent la question de la sphère ; en géométrie de l'espace, c'est une surface fermée dont tous les points sont situés à une même distance d'un point intérieur appelé centre. **Laurette Atrux-Tallau** crée des solides aux formes rondes dont les référents sont aussi bien des sphères astronomiques (planètes) ou physiques (atomes) que des organismes ou des êtres du monde animal ou marin ou des choses du monde végétal (oursin, hérisson ou bogue de marron). Cette tension entre l'infiniment petit et l'infiniment grand trouve sa résolution dans le caractère abstrait de ces sculptures monochromes dont l'apparence de force et de solidité masque mal leur extrême fragilité. La sphère est, par ailleurs, associée à l'idée

d'un monde qui se déroule dans un temps cyclique. Cependant le mouvement circulaire qu'elles imposent au regard n'a ni début ni fin, mais recommencement : cet éternel retour du même est répétition à l'infini.

«Toutes les choses reviennent éternellement, et nous-même avec elles. Tout s'en va, tout revient ; éternellement roule la roue de l'être [...], éternellement se déroule l'année de l'être.» Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, partie III, « Le convalescent ».

Denis Brun a une pratique artistique polymorphe : dessin, vidéo, collage, installation, photographie, assemblage, peinture (acrylique, molle, murale, numérique), mais aussi écriture, musique, couture. Les uns nourrissant les autres. Il glisse de l'un à l'autre de ces médiums pour esquisser une façon d'autoportrait, inventer une narration de soi à travers l'évocation d'un monde imaginaire (qui réactualise la culture pop anglo-saxonne en la détournant). La galerie expose *This Boots Are Made For Walking Dead* : une paire de bottes noires, en céramique, le noir mat de l'ensemble contrastant avec le noir brillant des extrémités et de la semelle plateforme. En les regardant, on se demande si ce sont celles d'un ogre ou celles de l'un ou l'autre monstre à taille de géant (Frankenstein ou Lurch). Suspendu au mur par un crochet, un long collier de perles de faïence noires et blanches et de perles en bois aux couleurs vives (bleu, jaune, rose, rouge, vert, mauve) tombe jusqu'au sol et traîne par terre. Ce collier immense pourrait être porté par un Candy Raver qui voit les choses prendre des tailles disproportionnées. Ces deux pièces évoquent un univers imaginaire enfantin : le temps de **Denis Brun** peut être aussi le conditionnel qu'utilisent les enfants dans leurs jeux (« tu serais Robin des Bois et moi le Grand Méchant Loup »).

Denis Brun présente aussi trois flèches (*Arrow Ginal*) : ce sont des branches décorées avec de la laine, des fleurs artificielles, des bouts de plastique colorés, des morceaux de jouets ou de petits objets quotidiens. Un cône allongé et pointu, en faïence émaillée, est fixé à l'une des extrémités. Pour Denis Brun, il s'agit d'un retour aux origines par la flèche. Dans un futur post-apocalyptique, après une ultime guerre totale, les survivants vivraient pacifiquement dans différentes tribus et vénèreraient ces flèches, symbole de paix, qu'ils s'échangeraient lors de cérémonies rituelles et sacrées.

L'approche transversale de la création chez Denis Brun est menée par la dérive poétique qui confère à ses narrations fictionnelles une part d'abstraction revendiquée.

David Artaud parle de « minimal bancal » pour décrire son travail : il convient, non pas de surproduire une œuvre, mais de jouer avec des défauts, du « mal fini » ou du « pas fini », selon le principe d'équivalence de Robert Filiou « bien fait = pas fait = mal fait ». Car, c'est sur la potentialité d'une œuvre que **David Artaud** porte son questionnement : ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle voudrait être, ce qu'elle aurait pu être ou n'être pas. Questionnement que l'on peut également passer au subjonctif « qu'elle puisse être, qu'elle veuille être, ... ».

Peintures, dessins et sculptures ressortent de ce qu'il appelle « soupe primitive », ce chaos originel à partir duquel s'agencent les éléments d'un point de vue cosmologique.

Comme dans cette petite sculpture, Tutti frutti, dont le socle est un cube de pyrite (« pierre à feu » ou « or des fous », elle produit des étincelles sous les chocs et a la couleur et l'éclat de l'or, ce qui rendaient fous les orpailleurs de l'Ouest américain). Sur ce cube, sont posés un fragment de météorite (venue de l'espace), un chewing-gum (destiné à être mâché par une bouche humaine) et deux petites perles de culture (utilisées en bijouterie) : cette combinaison potentielle, cet essai dans la cosmologie de l'évolution, « soupe primitive », a la vocation de faire fiasco.

La sculpture Évolution n°4 (une cacahuète - qu'on jette aux singes -, du corail et du chewing-gum) traite du même sujet, de la tentative contingente d'un agencement. La série de peintures représentant des terrains de golf met la balle et les golfeurs hors champ. Chaque fois, le bunker, fosse de sable et obstacle dans un parcours de golf, est mis au centre du tableau : tache blanche dans un paysage où l'homme s'est rendu « maître et possesseur de la nature » à l'excès, blancheur qui tire l'ensemble vers l'abstraction. On retrouve cette même inclination dans la série des trous de souris : la souris est la grande absente (elle mène sa vie derrière le mur) de cette représentation bien connue de l'habitat du petit rongeur et l'ouverture centrale est noire.

Texte : Alexandra Majoral